

**Sept mois de recherches à l'« Institut für europäische Geschichte in Mainz », de juillet 2010 à janvier 2011.**

**Interview de Geneviève Warland par Anne Roekens**

1) Quel est ton parcours académique? Quelles circonstances t'ont amenée à travailler à plusieurs reprises à l'étranger?

Mon parcours académique est pluriel : j'ai une licence en philosophie, un diplôme de l'agrégation de l'enseignement secondaire supérieur pour cette discipline (UCL) et aussi une licence en histoire (FUSL et UCL), ce diplôme acquis en travaillant comme assistante en philosophie à mi-temps pendant deux ans. Durant mon séjour en Allemagne comme lectrice de français à l'Institut français de Brême et au département des langues romanes de l'université de cette même ville, j'ai obtenu la maîtrise de Français Langue Étrangère de même que la licence complémentaire (car je n'étais pas romaniste....) à l'université Stendhal Grenoble III, réalisées via le CNED en un an tout en assurant 20 heures de cours/semaine. Ce parcours pluriel est donc loin d'être un fleuve tranquille, et cela même si j'avais décroché un CDI à l'Université de Brême comme *LfbA (Lehrkraft für besondere Aufgabe)* pour le français. Ce parcours a été ponctué d'autres travaux comme des traductions spécialisées (en philosophie principalement) de l'anglais ou de l'allemand vers le français et de nombreux cours, séminaires et exercices, allant du français économique à destination des banquiers de Francfort-sur-le-Main où j'ai vécu quatre années, du français pour les débutants et de la civilisation française (et belge....) à l'université populaire (*Volkshochschule*) jusqu'aux cours de traduction, de commentaire de texte, d'expression orale et écrite, etc. pour de futurs enseignants en Allemagne du Nord, mais aussi à Aix-la-Chapelle où j'ai également travaillé. Tout ce bagage professionnel pour revenir, après 12 ans, à la case 'départ' en quelque sorte, comme assistante en philosophie aux FUSL (Bruxelles), mais en ayant cette fois les outils pour réaliser une thèse de doctorat, inscrite au départ en philosophie et qui sera finalement présentée en histoire ! On n'échappe pas aux identités disciplinaires, même si l'expérience de la 'transgression' est profitable. Et à 40 ans et plus, je serai enfin « docteur », mais la thèse sur le rôle public de l'histoire et la grammaire de la nation (Ferry et Rüsen ; Blok, Lamprecht, Lavisson et Pirenne) que je viens de déposer, je n'aurais pas pu l'écrire à 25 ans, quand je suis partie en Allemagne.

2) Quels sont tes thèmes de recherche?

Ils ont varié en fonction de mes occupations professionnelles. Au départ, c'était la philosophie du droit quand je travaillais à l'UCL, puis la didactique du français (en lien avec les cours et les réflexions menées dans les rencontres des lecteurs des universités allemandes), puis la philosophie politique (en particulier la thématique de la reconnaissance) à mon retour en Belgique. En réalité, la philosophie et la théorie de l'histoire et l'histoire de l'historiographie ont constitué, pendant longtemps de loin mais depuis plusieurs années de près, mes dadas de recherche. C'est surtout d'un point de vue transnational que je travaille ; les études que j'ai réalisées jusqu'à présent concernent notamment l'essor de l'historiographie scientifique en Belgique, en France, en Allemagne et aux Pays-Bas (*grosso modo* de 1870 aux années 1920). J'aimerais les poursuivre et me consacrer également à la question de la 'popularisation du savoir' (qui combine plusieurs disciplines) et, en particulier, à la genèse de l'éducation populaire pour les adultes en Belgique et dans les pays avoisinants. Cela sous la forme d'un travail individuel, mais aussi d'équipe associant des chercheurs de diverses universités.

3) Quel est l'apport du séjour de recherches à Mayence ?

L'*Institut für europäische Geschichte* à Mayence propose des bourses de fin de doctorat ou de post-doctorat. Elle offre un cadre propice à l'avancement du travail : logement dans les deux étages de *Wohnheim* (chambre équipée et communs) dans le prestigieux bâtiment de l'Institut, situé en plein centre ville avec jardin, bibliothèque, salle informatique, salles de séminaire. Tout est sur place, et la rive du Rhin pour se promener est située à 300 mètres.... En Outre, Mayence est proche de Francfort et au centre de l'Allemagne : bref, les voyages pour les archives (en ce qui me concerne, les papiers de Lamprecht à Bonn) ou pour la consultation des livres et périodiques conservés à la bibliothèque nationale allemande (*deutsche Nationalbibliothek*) sont généralement aisés. De telles conditions m'ont permis de trouver la littérature difficilement accessible en Belgique et d'avancer dans l'écriture du manuscrit de thèse.

#### 4) Quelle est la spécificité de l'IEG ? Quelles sont les conditions de travail ?

Cet institut, créé en 1950 dans le but de promouvoir la collaboration entre historiens allemands et français sur l'histoire de l'Europe, comporte deux départements : le premier d'histoire universelle et le second d'histoire des religions occidentales. La sélection des candidats se fait sur la base de sujets qui entrent dans les grandes orientations de la recherche de l'Institut ([www.ieg-mainz.de](http://www.ieg-mainz.de)). Mais elle laisse la porte ouverte à d'autres thématiques. Au moment où j'étais à Mayence, les sujets de thèse des doctorants boursiers étaient les suivants : l'histoire de la communauté juive de Leipzig après l'Holocauste ; les femmes missionnaires du Danemark, d'Écosse et d'Irlande en Mandchourie au tournant du 20<sup>e</sup> siècle ; l'idée d'Europe dans la pensée géographique allemande au 18<sup>e</sup> siècle ; le culte de Marie dans les ordres de chevalerie ibères du 12<sup>e</sup> au 16<sup>e</sup> siècle ; le théâtre et l'impérialisme culturel français en Europe de 1730 à 1814 ; l'histoire de l'agence de presse russe Tass dans ses rapports avec l'Allemagne de 1925 à 1941 ; l'évolution économique dans la Basse-Silésie entre 1936 et 1956 ; la politique de la famille dans l'Église catholique allemande de 1959 à 1989, pour n'en citer que quelques-uns sur une vingtaine au total. Bref un kaléidoscope de recherches très diverses dont chacun est tenu de présenter la sienne dans le séminaire du mardi après-midi. Celui-ci est une véritable 'institution' avec ses rites : il se déroule en allemand devant le staff de l'IEG, les boursiers et les doctorants du *Graduiertenkolleg* ; cravate ou jupe sont plutôt de rigueur pour l'intervenant, et le café et les biscuits sont préparés par les camarades de l'étage du « conférencier » du jour....

Les membres du staff de l'IEG sont accueillants et dynamiques : à l'Institut, les doctorants reçoivent un « mentor » ; des groupes de lecture prennent place, des cycles de conférences (*Ringvorlesungen*) ont lieu de même que des colloques. L'entraide entre boursiers (*Stipendiaten*) est monnaie courante : relecture de textes et commentaires, soutiens linguistiques divers.... J'avais jusque là une casquette de prof. de français mais à l'IEG, j'ai servi de coach pour l'allemand. Car si l'allemand est un critère de sélection et une condition essentielle pour une bonne intégration (une grande partie des boursiers viennent d'Allemagne ou ont étudié en Allemagne, en particulier ceux d'Europe centrale et orientale), il n'est souvent pratiqué dans les faits qu'avec difficulté par les anglophones.

La vie à l'Institut, ce sont aussi les fêtes et les sorties : anniversaires, départs, ciné club « maison », randonnées comme des *Weinwanderungen*, ou des visites de la région. Mayence est une ville joyeuse, capitale du vin et non de la bière....

L'IEG est donc un excellent endroit à la fois pour travailler dur, rencontrer des historiens des quatre coins de l'Europe et du monde, parler allemand et anglais et, en ce qui me concerne, échapper au quotidien envahissant quand on a des responsabilités de vie qui ne sont plus celles du doctorant-étudiant.

5) Quelles sont, selon toi, les principales différences entre les milieux académiques belges et allemands (enseignement, recherche, travail en équipe...)?

Si on parle en termes de carrière, la différence majeure est que pour obtenir un poste définitif dans la *civitas academica* allemande, il faut non seulement une thèse de doctorat, mais encore une thèse d'*Habilitation*. La seconde (qui correspond au *second book* sur le marché américain) est plus étoffée que la première ; et toutes les deux doivent être publiées. En outre, un bon dossier scientifique avec des publications dans des revues allemandes et étrangères, un séjour dans un autre pays, la maîtrise d'au moins une langue étrangère (généralement l'anglais) et aussi une *Habilitation* sur une thématique assez éloignée du doctorat sont les exigences minimales pour postuler à des chaires de professeur. La carrière universitaire en Allemagne est un parcours de combattant, et cela d'autant plus que pour un poste en histoire contemporaine par exemple, il y a souvent une bonne centaine de candidats qualifiés (qui ont généralement autour de 40 ans...).

Dès lors, le milieu académique allemand est bien plus concurrentiel et strict que le milieu belge. Au niveau des qualifications, mais aussi sur le plan des règlements : on ne peut devenir professeur dans l'université où on a réalisé l'*Habilitation* (qui est souvent celle aussi du doctorat). La mobilité est grande, et la plupart de ceux qui restent dans le monde académique ont travaillé dans plusieurs universités ou instituts de recherche. Il n'est pas rare qu'ils reviennent dans leur université d'origine, à la suite de pérégrinations plus ou moins longues. Des réseaux existent : ils se déploient selon les affinités personnelles et les thématiques de recherche. Ces réseaux ne se limitent pas aux universités ; ils incluent les instituts de recherches comme l'IEG et les *Max-Planck Institute* (il y en a un pour l'histoire du droit à Francfort) de même que les instituts historiques allemands (par exemple, à Paris, Londres ou Washington). Les congrès historiques allemands (*Historikertage*), qui se tiennent tous les deux ans dans une ville différente, illustrent, d'une certaine manière, les changements à ce niveau comme dans l'évolution des thématiques.

Ces congrès qui sont également ouverts aux professeurs du secondaire, aux historiens qui travaillent en dehors de l'université et aussi aux historiens étrangers, révèlent l'importance de la communauté de liens intellectuels et sociaux entre les historiens. Celle-ci possède ses canaux de diffusion (comme les maisons d'édition, les revues, mais aussi les projets historiques scientifiques *online*, tel que *Europäische Geschichte online*, piloté par l'IEG). Ces congrès réunissent l'ensemble des historiens et pas seulement les contemporanéistes, comme le fait, par exemple, l'ABHC/BVNG lors de sa journée d'étude. Par conséquent, l'ordre de grandeur laisse pantois : la plupart du temps, ils comptent entre 3000 et 4000 participants.....

Comme en Belgique, le travail des historiens à l'université est soit davantage individuel, soit davantage collectif : certains accumulent les monographies, d'autres les ouvrages collectifs. Une particularité en Allemagne est qu'au cours des deux dernières décennies, des *Graduiertenkollege*, sortes d'école doctorale autour d'une thématique spécifique, se sont multipliés. Cela a renforcé le travail en équipes sur des axes spécifiques qui ne sont pas seulement « unidisciplinaires », mais aussi pluridisciplinaires. Mais cela a aussi eu comme conséquence que le marché allemand a vu augmenter le nombre de docteurs en histoire pour un nombre de postes définitifs à l'université qui n'a pas beaucoup bougé. Nombreux sont donc ceux qui s'orientent vers l'édition, la presse, l'école, l'administration, les fondations (*Stiftungen*).

6) Envisages-tu de poursuivre ta carrière en Belgique, ou nourris-tu à nouveau le projet de t'"expatrier"?

Si c'est possible, j'aimerais pouvoir travailler dans l'enseignement et la recherche en histoire en Belgique, tout en réalisant des séjours à l'étranger (notamment à brève échéance pour perfectionner ma maîtrise de l'anglais pour qu'elle soit au moins aussi bonne que celle

de l'allemand). Mon « pirennisme » (pour ne pas citer le nom de l'historien belge que j'ai abondamment fréquenté dans mes lectures) se traduit par la conviction que l'on ne peut bien comprendre sa propre culture historique qu'en la comparant à celle d'autres pays. Et cela passe notamment par la connaissance active de plusieurs langues étrangères. De plus, c'est seulement de cette façon que l'on peut contribuer à construire une société européenne multiculturelle. Il est donc, à mes yeux, impératif de proposer des cursus en histoire dans les universités francophones de Belgique qui intègrent davantage les langues étrangères.

Si c'est nécessaire, je m'expatrierai à nouveau, mais il ne faut pas s'illusionner : le 'protectionnisme' des marchés universitaires des pays limitrophes de la Belgique est fort, d'autant plus qu'en temps de crise, ces derniers n'assimilent que difficilement leurs propres diplômés. Le temps où le Royaume-Uni était la terre d'accueil des Allemands sans *Habilitation* ou des chercheurs formés dans d'autres pays est révolu. Les conditions d'admission sont, en général, devenues plus sévères et concurrentielles dans de nombreux pays. La seule planche de salut pour un poste ne passerait-elle plus, outre les qualifications et les compétences, que par l'éthique du travail et la persévérance ? J'y crois, non que je sois protestante mais seulement « germanisée » ! Bien entendu, le hasard et la chance ont aussi leur rôle.